

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

JACARANDA

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Petit Pays

GAËL FAYE

JACARANDA

Roman



VOIR DE PRÈS

L'auteur remercie Catherine Nabokov
d'avoir contribué à la publication de
cet ouvrage.

© 2024, Éditions Grasset & Fasquelle.
© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-867-9

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

*Pour Umugwaneza,
Isimbi et Ikirezi*

Stella s'était précipitée dans le jardin. Elle l'avait vu s'effondrer au sol. Son ami, son enfance, son univers. Les hommes aux machettes étaient sales, luisants de sueur, satisfaits d'eux-mêmes. Elle avait poussé un cri de terreur avant de tomber à genoux dans l'herbe, la main pressée sur son ventre, le visage en feu.

Depuis ce jour, Stella est internée.

Le médecin discute avec sa mère dans le couloir de l'hôpital. Il évoque un stress post-traumatique. Sa mère laisse échapper un rire nerveux. « Cette enfant n'a rien connu de grave ni manqué de rien, de quoi me parlez-vous, docteur ? » Le médecin demande si Stella est une rescapée. Mais à peine a-t-il terminé sa phrase qu'il voit la date de naissance sur

le formulaire. Elle a vingt et un ans. La mère éclate de rire – son rire que Stella aime depuis toujours, limpide, en éboulis. Elle se reprend pour ne pas contrarier le médecin et confirme calmement que oui, elle est née après le désastre.

Les nuits suivantes, Stella peine à fermer l'œil. De longs sanglots, des gémissements incessants et des hurlements parcourent le bâtiment. Dans la chambre jouxtant la sienne, elle perçoit une inquiétante agitation. Ça gratte. Ça grince. Ça crisse. Le matin, l'infirmière qui lui administre son traitement lui raconte que le patient d'à côté est un homme sans âge, interné depuis des années. La journée, il est prostré sur une chaise face à la fenêtre. La nuit, il rampe sur le sol, s'agrippe aux murs de sa chambre. Stella ne dort pas, ses angoisses reviennent, vives, acérées. Dans l'obscurité, elle fixe le plafond, guette les mouvements sac-

cadés des geckos, reste attentive aux bruits de l'homme-cancrelat qui court le long des murs. L'hôpital est un bateau de nuit qui recueille l'humanité du fond du gouffre, les grands brûlés de l'effort de reconstruction, les éreintés des pressions familiales, les épuisés des conventions sociales, les déserteurs de la grande comédie humaine. Mais il abrite surtout ces ombres engourdies qui s'excusent d'être encore, ces âmes errantes qui vivent dans des contrées sans lumière, coquilles humaines pleines de tourments et de cauchemars impossibles à guérir.

Le médecin recommence avec ses questions. Il voudrait qu'elle parle, il veut comprendre ce qui a provoqué son état. Elle n'ose rien dire. Elle vient d'une histoire qui lui a appris à ravalier ses émotions, à faire couler ses larmes dans son ventre. Le médecin insiste, Stella se claquemure. Le cœur est un secret.

*Comment confier à cet homme que c'est
à cause de l'arbre ? De son arbre.*

Son ami, son enfance, son univers.

Son jacaranda.

1.

1994

La guerre ! J'ignore pourquoi j'ai répondu « la guerre » quand Sophie, la déléguée qui préparait ma défense au conseil de classe, m'a demandé pour quelles raisons mes résultats du dernier trimestre étaient si catastrophiques. Elle a insisté : « La guerre ? » J'ai répété : « Oui, la guerre. » Je n'allais quand même pas avouer que je n'avais rien foutu, que j'étais un tire-au-flanc qui passait son temps à rêvasser et à écouter du rock. Il fallait trouver une explication convaincante, impossible à vérifier, et qui puisse émouvoir le conseil de classe. J'aurais pu prendre l'excuse de la maladie grave, du cancer ou de l'insuffisance cardiaque,

mais il aurait fallu fournir des justificatifs médicaux ; ou raconter que mes parents s'étaient récemment séparés, mais c'était le cas de la moitié des élèves du bahut et ça ne les empêchait pas d'avoir des notes convenables. Alors, sans trop réfléchir, j'ai dit que c'était à cause de la guerre dans le pays de ma mère. Je n'en revenais pas d'inventer un mensonge pareil ! Mais plus j'y pensais et plus je trouvais cette histoire crédible. Aux infos, on parlait de ce conflit depuis des semaines, avec des images choquantes qui hantaient l'esprit. Même s'il s'agissait d'événements lointains dans un pays inconnu, tout le monde, à ce moment-là, voyait à peu près de quoi il retournait. J'ai sorti le grand jeu, j'ai tout inventé : les atrocités de la guerre, le chagrin de ma mère, les cauchemars de mon père, ma difficulté à me concentrer et à étudier sereinement. J'ai su que mon men-

songe fonctionnait parce que Sophie m'écoutait les larmes aux yeux. Lors du conseil de classe, elle a si bien plaidé ma cause, reprenant avec émotion mes arguments, que les enseignants, bouleversés, ont décidé d'attendre avant de statuer sur mon sort.

Je n'avais pas imaginé que le collègue convoquerait mes parents. J'étais pris à mon propre piège. Dans le bureau du directeur, assis entre mon père et ma mère, la tête baissée, pendant que le professeur principal relisait à voix haute les propos de la déléguée, je fixais mon pied qui s'agitait frénétiquement sous la table. En sortant du rendez-vous, alors que nous étions encore dans l'enceinte du collège, mon père m'a passé un savon humiliant devant un groupe d'élèves hilares. Mais le plus dur à encaisser a été le silence de ma mère. Son silence de toujours. Elle s'est contentée de

me dévisager durant d'interminables secondes. Un regard plein de mépris qui m'a donné envie de disparaître à jamais. Durant plusieurs jours, elle ne m'a pas adressé la parole. Mon bulletin est arrivé la semaine suivante. Dans la case observations, le principal avait écrit un cinglant : « Quand le mensonge fait surface, la confiance coule. » Sans surprise, je redoublai ma sixième.

C'est ce printemps-là que le Rwanda s'est invité dans nos vies pour la première fois. Ma mère n'en avait jamais parlé. Pour elle, son existence avait commencé en 1973, lors de son arrivée en France. Elle ne faisait pas d'allusions à sa famille, ne disait rien de son enfance, ne possédait aucune photo de sa jeunesse là-bas. Petit, j'avais certainement dû lui demander où se trouvaient son pays, ses parents – mes grands-parents,

que je ne connaissais pas. Je ne me souviens plus de ses réponses. Le passé de ma mère était une porte close. D'ailleurs, elle n'écoutait pas de musique rwandaise, ne cuisinait pas de plats de là-bas et ne m'avait pas chanté de berceuses dans sa langue maternelle. Chez nous, pas le moindre objet exotique, et aucune connaissance rwandaise ne venait jamais nous rendre visite. Dans mon esprit, nous étions une famille française, banale. Bien sûr, ma mère ne pouvait pas dissimuler sa couleur de peau, et il arrivait régulièrement que des questions insistantes, des réflexions anodines ou des sous-entendus tendancieux la renvoient à ce pays lointain qu'elle n'évoquait ni ne revendiquait. Mais elle ne relevait pas. C'était anecdotique. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir entendue une seule fois se plaindre de sa condition ou dénoncer un quelconque racisme. Ce qui